Une plainte contre ceux qui voulaient rendre maire une demoiselle de 70 ans (à Tiercé M.-et-L.)

C'EST vendredi dernier, dans la matinée, que Mlle Anna Veillé, une des plus anciennes habitantes de Tiercé, commune du Maine-et-Loire, à 20 kilomètres d'Angers, eut la plus forte émotion de sa vie. Comme elle arpentait les rues en méditant sur la chertè de la vie et sur les proches élections municipales, elle croisa une voisine. Celle-ci, en la regardant, eut un sourire en coin.

Après les salutations d'usage, elle saisit Anna Veillé par le coude :

— Alors, enchaîna-t-elle, ma bonne, voilà que vous allez être maire, à cette heure ?

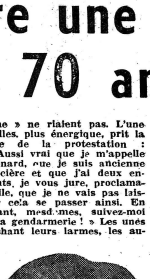
Anna eut un sursaut ; ses yeux s'écarquillèrent et son cœur battit plus fort. Se dégageant, lle toisa la voisine :

— Pour qui me prenez-vous ? s'indigna-t-elle ; sachez que je suis encore, à soixante-dix ans, une « vraie » demoiselle et une honnête fille. Je n'ai jamais et ne serai jamais mariée ! Je vous salue, madame !

Elle allait s'en aller lorsque son interlocutrice la retint. Il y avait confusion. Ce n'est pas « mère » qu'elle avait dit, mais « maire » Elle expliqua à Anna ssd'rée que son nom figurait en tête d'une liste préparée en vue des élections, liste s'intitulant « Union féminine pour le relèvement de la moralité, de la tempérance et des bonnes mœurs ». Seize autres noms suivaient. Rien que des femmes. Anna s'en fut à la mairie. Elle n'était pas d'accord. Il fallait arrêter cela avant le vote. Mais le maire, M. Rezé, le détrompa : ce n'était pas sérieux, elle était, ainsi que ses co-listières, victime d'une plaisanterie.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, une main aussi discrète qu'anonyme avait glissé dans toutes les boîtes à lettres de Tiercé, sous enveloppe, la liste fallacieuse. De plus, dans les rues, elles avaient été jetées au vent, par paquets de vingt, livrant à chacun dix-sept noms bien connus. Et, en ce vendredi ensoleillé, un gros rire secoua le bourg. Attablé devant des « filiettes » de cabernet ou de quart-de-chaume, ou faisait des gorges chaudes de cette fameuse liste, composée de joyeuses lurronnes et de quelques dames âgées pour qui les questions électorales sont bien le cadet de leurs soucis.

Seules, les dix-sept membres supposés de l' « Union féminine » ne riaient pas. L'une d'elles, plus énergique, prit la tête de la protestation : « Aussi vrai que je m'appelle Ménard, que je suis ancienne épicière et que j'ai deux enfants, je vous jure, proclama-t-elle, que je ne vais pas laisser cela se passer ainsi. En avant, mesdames, suivez-moi à la gendarmerie ! » Les unes séchant leurs larmes, les autres regardant fièrement autour d'elles, les « dix-sept » se rendirent d'un pas ferme chez les autorités.



Mlle Anna Veillé, tête de liste de « l'Union féminine »...

Le brigadier-chef mène l'enquête

Au brigadier-chef Grudet, alerté par le bruit, elles confièrent leurs doléances ; elles exigeaient que l'on retrouve le ou les coupables, elles s'estimaient diffamées et portaient plainte. Le brigadier-chef, très embarrassé, leur promit de faire diligence. Il se mit en campagne aussitôt. Tout d'abord, il se livra à de savantes déductions : les listes avaient été imprimées certainement pas pour rien ; beaucoup d'entre elles avaient été envoyées par poste, d'où nouvelle dépense. Il était clair que l'on avait affaire à quelqu'un qui avait les moyens de se payer cette distraction. Cela avait bien dû coûter 3.000 à 4.000 francs.

Par précaution, le coupable avait évité de faire mentionner le nom de l'imprimeur. D'ailleurs il n'y en a pas à Tiercé. Les enveloppes étaient tapées à la machine. Le brigadier-chef, qui connaît toutes les finesses des enquêtes policières, sait qu'il n'y a pas deux machines ayant la même frappe. Il se mit donc en devoir de retrouver une de ces enveloppes. Beaucoup de Tercéens les avaient détruites. Enfin, on en trouva une. Mais cela ne l'avançait pas pour autant. Dans la nuit de vendredi à samedi, se dissimulant dans l'ombre, il essaya de mettre la main sur le distributeur anonyme. A 3 heures du matin, il rentra chez lui, harassé, mais bredouille.

Les femmes à l'affut

De leur côté, les femmes n'étaient pas restées inactives. La même nuit où le brigadier-chef montait la garde, deux d'entre elles, se glissant le long des murailles, essayaient également de surprendre leur ennemi. Le lendemain, Anna Veillé contait les péripéties de cette nuit de garde : « Ils » se croient malins, mais on l'est aussi. Les deux femmes, elles s'étaient déguisées en hommes pour qu'on ne les reconnaisse pas. Elles ont vu deux ombres qui se faufilaient, mais c'était trop loin. Et elles ont vu aussi le gendarme ! » D'ailleurs cela n'empêcha pas que cette nuit-là des lisites furent répandues à nouveau dans les rues de Tiercé.

Et le samedi, le brigadier-chef s'étant renseigné auprès du procureur de la République, à Angers, dut enregistrer les dix-sept plaintes de diffamation, déposées par ces dames, s'estimant outragées de figurer (malgré elles) sur une liste de Relèvement moral.

On aurait pu penser que le dimanche, jour des élections, serait troublé. Il n'en fut rien. Au contraire, c'est avec des sourires béats, des clins d'œil et de fines allusions à la fameuse liste que les électeurs se rendirent, nombreux, aux urnes. Mlle Veillé, ainsi que la plupart de ses co-listières, remplirent leur devoir bien que dans l'énervement des discussions, ces dames avaient été jusqu'à menacer de déchirer leurs cartes d'électrices. « Ne faites pas cela, voyons, dit le brigadier-chef, si vous ne votez pas, vous aurez des remords toute votre vie ! »

Et le moment du dépouillement venu, on constata la victoire du maire sortant et de sa liste. Rien n'avait troublé le cours normal d'une élection qui ne faisait aucun doute. Tout Tiercé se retrouva dans les cafés, fêtant le verre en main cette nouvelle victoire démocratique. Un seul ne participait pas à la liesse : le brigadier-chef Grudet. Pour lui, pas de repos, jusqu'à la découverte du coupable ! « Ah ! soupire-t-il, j'eusse préféré que ce fût un crime. J'en serais venu plus facilement à bout ! Mais si un jour je tiens le plaisantin, il verra à quel bois je me chauffe ! »

Emmanuel SCIOT.

De gauche à droite : Mme Forestier, Mme Ménard et Mme Poncay-Bourget. Toutes trois figuraient sur la (fausse) liste de « L'Union féminine pour le relèvement de la moralité ».

Françoise Giroud : J. Lusseyran (aveugle) trouve que la vue est une commodité superflue

PAR une curieuse coïncidence, deux livres autobiographiques, publiés la même semaine, par le même éditeur, sous la même couverture orange, ont été écrits par deux jeunes hommes qui doivent avoir sensiblement le même âge et une licence de philosophie.

Dans l'un de ces livres, l'auteur Bernard Franck déclare : « Les seuls livres que moi j'aurais voulu écrire eussent été des livres où personne n'aurait pu trouver le moindre grain d'espoir, la moindre raison de vivre. »

Dans l'autre, l'auteur Jacques Lusseyran écrit : « J'aurai la prudence et le récon-fort de nier, pas à pas, le désespoir (...). Notre devoir majeur, et toujours oublié, tendre vers le bonheur (...). Je dirai non amour des hommes, du travail qu'ils font et de la paix qu'ils devraient faire. »

L'un de ces deux écrivains est aveugle. Vous avez déjà compris que c'est le second.

Il serait absurde d'aller au-delà dans la comparaison. Dans la moisissure qui pousse aux pieds de J.-P. Sartre comme autour de tous les grands arbres, le champignon Bernard Frank s'est d'un seul coup détaché, annonçant la naissance d'un authentique écrivain. Mais l'histoire personnelle de l'auteur ne vaut que par l'éclairage auquel il la soumet.

Le livre de Jacques Lusseyran n'a de poids, au contraire, qu'en fonction des événements très exceptionnels qui ont donné à l'auteur son visage.

Un visage malgré et brun d'adolescent aux cheveux indociles, un visage où les yeux assassinés disent que les hommes sécrètent leur bonheur comme leur malheur et ne reçoivent de l'extérieur qu'une matière inerte qu'ils transforment en énergie créatrice ou destructrice.

Son aventure tient en quelques lignes. Un jour de mai 1932, un petit garçon joyeux et sain sort de classe à l'heure de la récréation. Un camarade turbulent le bousule. Il tombe. Sa tête heurte le bureau du maître. Les lunettes aux verres incassables qu'il porte pour corriger sa myopie glissent. L'une des branches vient se fiche dans l'œil droit où l'arrache. On ramène l'enfant, à pied, chez ses parents. Deux chirurgiens interviennent. L'œil droit est perdu. A la suite du choc, la rétine de l'œil gauche s'est décollée « par sympathie ». A 7 ans et demi, Jacques Lusseyran est atteint de cécité totale et l'apprend aussitôt.

A 18 ans, il se présente au concours d'entrée à Normale supérieure. Il dirige en même temps la diffusion, par six cents étudiants parisiens, du journal clandestin *Défense de la France*. Il est arrêté, interné à Fresnes, déporté à Buchenwald.

Aveugle, mais chargé de cours à la Sorbonne

A 28 ans, il est chargé de cours à la Sorbonne, aux écoles normales de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses ; il prépare une thèse de doctorat ; il est marié, père de trois enfants et il est aussi aveugle.

Mais il n'est pas d'abord aveugle.

Sa cécité ? Un détail. Il le concède par politesse, mais vous classe-t-il, lui, dans une catégorie exceptionnelle parce que vous êtes cardiaque ou arthritique ?

Il se sait atteint d'une déficience physique qui rétrécit parfois le champ de son activité au même titre que n'importe laquelle des déficiences auxquelles l'organisme humain est soumis.

Quelques inconvénients mineurs en résultent. C'est tout.

Seul un aveugle pouvait se permettre de mystifier la cécité, de gommer son auréole mélodramatique et d'énoncer que la vue, pour pratique qu'elle soit dans la vie quotidienne, n'est qu'une commodité dont la plupart des voyants se servent à des fins vulgaires et généralement superficielles.

Seul un aveugle pouvait se permettre de situer la plus spectaculaire des infirmités dans cette nouvelle perspective et prouver par le déroulement de sa vie que perception, connaissance et action ne sont pas liées à la vue.

L'intérêt de son expérience c'est qu'elle ne pose pas seulement en des termes nouveaux le problème des aveugles. Les voyants peuvent y puiser bien des sujets de réflexion.

En face de Jacques Lusseyran, on découvre d'abord qu'il vous voit mieux que nous ne le voyons. L'image qu'il se fait de ses interlocuteurs est composée d'éléments tout aussi précis et beaucoup plus révélateurs que ceux dont nous usons pour juger notre prochain.

Son attention, qui n'est pas sollicitée par des détails extérieurs, par la forme d'un visage ou la coupe d'un vêtement, capte non seulement l'essentiel d'un individu, mais ce qu'aucun de nous ne sait et ne peut maquiller.

Il perçoit la mystérieuse rumeur de la présence humaine, il lit dans les voix, il décèle les aveux que nous ne savons pas entendre parce que notre vue nous en distrait qui perce si mal le camouflage sous lequel chacun de nous se présente.

Alors il provoque la sensation presque douloureuse qu'avec tous les moyens dont vous qu'il découvre il reconstitue un personnage dont les contours sont peut-être flous, mais dont le fond est terriblement authentique.

On imagine mal que l'on puisse lui mentir ou même avoir devant lui un geste que l'on voudrait cacher, sinon peut-être dans les moments où la fatigue obscurcit sa clairvoyance.

On se sent observé, dépouillé, pénétré plus profond que par un regard perçant, et le sent tendu dans son effort bienveillant pour recevoir et déchiffrer les ondes qui l'atteignent.

Une sélection qui s'opère d'elle-même

Il y a alors, par éclairs, quelque chose de bouleversant qui passe sur nos visages, comme s'il l'éprouvait, il détourne la tête. Il porte la main à son visage, une main maigre et nerveuse qui dissimule un instant le profil, puis retombe.

Dans le domaine des relations humaines, Jacques Lusseyran affirme qu'il a été gâté du fait même de l'accident qui lui coûta la vue.

En effet, dès qu'il retourna en classe, à l'école communale d'abord, puis au lycée Montaigne, les enfants les plus sots et les plus égoïstes s'éloignèrent aussitôt de lui.

— Leur sottise fut, dit-il, ma chance la plus certaine : la fréquentation des proches m'était évitée. Je devais vivre pendant plus de dix ans au milieu d'une société précieuse, très rare assurément, au milieu d'êtres intelligents ou généreux. A quoi bon chercher ailleurs l'origine de ma confiance dans les hommes? Je vécus parmi les meilleurs...

Dans le domaine de la connaissance, aucune porte ne lui fut fermée. Grâce au merveilleux instinct d'une mère qui refusa de dramatiser et de traiter son enfant en infirme, il accomplit toutes ses études dans les mêmes conditions que ses camarades. Elle apprit le braille pour le lui enseigner. Là où les autres se servaient d'un stylo, il usa d'une machine à écrire. Ses devoirs, tapés en braille, étaient remis par ses professeurs à une traductrice assermentée qui les renvoyait dactylographiés. Tous les livres dont il avait besoin furent transcrits à son intention par la Bibliothèque braille de Paris, qui comprend plus de trente mille volumes, et par une association privée, le Livre de l'Aveugle.

L'enfant comprit seulement que pour justifier ce que sa présence pouvait avoir d'insolite dans les classes d'un lycée il devait à ses professeurs, à ses camarades, à lui-même d'être un élève brillant. Et il le fut.

Il apprit aussi, soutenu et inspiré par sa mère, que les difficultés purement matérielles se réduisent quand on les aborde avec franchise, courage et simplicité. Ce n'est jamais d'elles que surgirent les tristesses et les échecs, mais des hommes, et des hommes seulement.

Il conte sans emphase dans son livre comment, en classe de philo à Louis-le-Grand, il fut poussé par quelques camarades à la tête d'un petit groupe d'étudiants qui voulaient « faire quelque chose », comment ces très jeunes gens se retrouvèrent d'abord pour « échanger leur colère ». Aux huit garçons qui se réunirent chez lui, le 1er mai 1942, l'aveugle de 17 ans dit : « Nous sommes des étudiants, c'est-à-dire un lot privilégié de la population. Nous faisons partie de ceux à qui on donne le droit, le pouvoir de comprendre, et nous resterions là, englués dans nos livres, à rezarder autour de nous se défaire le monde... Ce serait plus qu'une faiblesse, ce serait une faute morale. Un pays ne vit qu'au prix d'une certaine audace, et ce sont les hommes jeunes, très jeunes même parfois, qui sont le mieux prêts à avoir cette audace. »

Ainsi entra-t-il dans le domaine de l'action. Quelques mois plus tard, les huit étaient devenus plusieurs centaines, distribuant des tracts, trépignant dans l'attente de tâches précises. Jacques Lusseyran les leur confia lorsque les fondateurs du *Défense de la France* le contactèrent pour lui demander d'organiser la diffusion de dix mille exemplaires de ce journal clandestin. Le 14 juillet 43, deux cent cinquante mille exemplaires étaient diffusés à travers la France occupée

Ceux qui ont aimé la Résistance pour ce qu'elle mobilisa de foi, de courage obscur et d'espoir imagineront aisément ce que devint la vie de ces jeunes gens. Les autres apprécieront que Jacques Lusseyran ait été arrêté, puis déporté, dénoncé par l'un des membres de l'organisation, étudiant en médecine, un qui avait « la voix lourde ». Ses parents le virent emmener rue des Saussaies. Ils n'ignoraient rien de son activité et l'avaient approuvée, jugeant une fois encore que leur devoir suprême était d'aider en toutes circonstances leur fils à se conduire comme s'il n'eût pas été aveugle.

Mais les pouvoirs publics se sont chargés de le lui rappeler. En juillet 42, un ministre de Vichy avait signé un décret fixant les aptitudes physiologiques requises pour accéder aux emplois de fonctionnaire. La cécité était condamnée et Jacques Lusseyran, qui avait décidé de devenir professeur, sollicita une dérogation. La direction de l'enseignement supérieur la lui accorda. Le jour du concours d'entrée à Normale, il composa pour les épreuves d'histoire et de littérature française. On lui dictait le sujet du thème latin lorsque lui fut remise une lettre signée de la main même d'Abel Bonnard, ministre de l'Instruction publique. Cette lettre qu'il fallut lui lire signifiait que le ministre refusait d'entériner la dérogation, annulait les deux épreuves déjà faites et exigeait qu'il interrompe sur l'heure le concours...

Pour les mêmes raisons, l'agrégation lui était interdite. Ainsi s'écroulait brusquement son avenir d' « homme comme les autres » avançant le métier pour lequel il se sentait fait, gagnant sa vie Son arrestation suspendit momentanément le problème. Deux ans plus tard, Jacques Lusseyran revint de Buchenwald. Le décret n'était pas abrogé et il fallait réembrayer sur la vie, assumer son existence d'homme.

Il passa doux licences, tenta de travailler dans l'industrie privée, mais dut abandonner et reprit la lutte pour obtenir le droit d'enseigner. Il demandait seulement qu'on lui donnât une chance, qu'on le mît à l'épreuve.

Sa situation actuelle est encore instable et confuse, mais elle peut maintenant s'éclaircir. Il a prouvé qu'il peut enseigner, qu'il est, pour des élèves parfois plus âgés que lui, un maître entendu, respecté, aimé.

Lusseyran vit dans un univers de lumière

Voici l'extraordinaire histoire de Jacques Lusseyran, l'homme qui ne voit pas avec ses yeux. Là où ils lui feraient défaut, sa jeune femme, camarade des années sombres, y supplée. Elle l'accompagne dans ses déplacements, lui lit les textes non transcrits en Braille. Il ne s'est pas habitué à circuler seul dans les rues parce que cet exercice exige une grande dépense nerveuse. Il juge qu'il a meilleur emploi à faire de ses forces.

Cet homme sans regard semble vivre dans un univers beaucoup moins clos et moins étroit que celui dans lequel nombre de voyants se débattent.

On est tenté de croire qu'un aveugle sensible se replie et vit à l'écoute d'un monde intérieur né de la nuit. On est obligé de se dire, devant Jacques Lusseyran, que nous créons nous-mêmes nos prisons et les murs qui limitent nos horizons, que ce jeune homme intense abrite plus de lumière que nous ne savons en recevoir.

Refusant la compassion et le dévouement, il n'accepte que l'amitié et l'amour. Il explique qu'il lui est donc nécessaire de plaire, de convaincre pour susciter l'un ou l'autre de ces élans.

« L'art de persuader est peut-être démeuré, dit-il, mon premier souci. »

Il parvient pleinement dans son premier livre intitulé *Et la lumière fut...*, à persuader le lecteur que, selon ses propres termes, le monde ne l'a pas fui et qu'il le tient, au contraire, serré contre lui.

Mais, à la réflexion, il n'est pas certain que le message d'espoir qu'il veut délivrer ne soit pour finir un message tragique. Il conduit irrésistiblement à penser que nous vivons en aveugles parmi les aveugles, parmi les infirmes du cœur.

Un scandale Christophe Colomb est (enfin) révélé

CHRISTOPHE COLOMB croyait que la terre avait la forme d'un sein de femme ou d'une poire. Ignorant et borné, il est mort sans savoir qu'il avait découvert l'Amérique et en continuant à croire qu'il avait atteint l'extrémité du continent asiatique. Ce portrait peu flatteur du fameux navigateur est celui qu'en trace Robert Gaillard dans un nouveau roman, en s'appuyant sur l'autorité de nombreux historiens.

Robert Gaillard, en effet, après son énorme *Marie-des-Iles*, a entrepris un nouveau roman océan : *Les Conquérants de l'Eldorado* (1). Le premier volume s'intitule *Cristobal Colon*, le nom prestigieux dont Christophe Colomb n'est que la version doublée. Le Christophe Colomb que dépeint Robert Gaillard est un tisserand mythomane et un peu escroc. Le « grand amiral de la mer océane » ne connaissait rien, comme il a voulu le faire croire, des travaux de l'astronome florentin Toscanelli qui préconisait qu'on cherche une route des Indes pour l'Ouest. Confondant, dans ses calculs, les milles arabes et les milles italiens, Colomb se représentait la terre un quart environ plus petite que ses dimensions exactes. A la suite de ces calculs erronés, il situait l'Inde et la Chine à la place où sont les Antilles. D'autre part, il croyait la Chine encore gouvernée par le Grand Khan Mongol alors que la domination des khans avait pris fin depuis plus d'un siècle.

Mais la sûreté de Colomb lui aurait été inspirée non par sa science, mais par une certitude précise. Son voyage avait été encouragé et en partie commandité par des marins d'Andalousie les frères Pinzon. Or ces Pinzon ne seraient autres que des Dieppois, les Pinçon. L'un d'eux aurait été le second du capitaine Cousin qui, voulant gagner le Congo, en 1488, atteignit par hasard le Brésil et vit l'embouchure de l'Amazone, qu'il appela Maragnon. Les Dieppois gardèrent longtemps le silence, car la pêche, dans les parages de ces terres inconnues, était fructueuse. Mais un jour leur secret fut trahi. Pinçon, accusé, s'expatria avec sa famille, et devint, en Espagne, Pinzon.

Au cours du voyage de Colomb, en 1492, le frère de Pinzon se conduisit sans cesse comme un homme qui savait, ou qui avait déjà vu. Souvent, Colomb l'interroge et suit ses suggestions. C'est Pinzon qui encourage le navigateur à tenir tête aux marins révoltés. C'est lui qui lui fait annoncer que « dans trois jours, on touchera terre ». Pinzon insiste pour que Colomb se détourne plus vers le sud. Il se conduit comme quelqu'un qui cherche à retourner dans un lieu déjà connu.

Le mérite du Génois se trouverait ainsi singulièrement diminué, d'autant plus que ce qu'on sait de son caractère n'est pas à son honneur. Il s'attribue sans scrupule la rente de dix mille maravédis promise au matelot qui le premier verrait la terre. Il se montre hâbleur, charlatan, ingrat et souvent indélicat.

Cette figure peinte par Robert Gaillard est à l'opposé du Christophe Colomb qu'on a voulu canoniser. Mais il sera toujours impossible de savoir la vérité sur ce mystérieux navigateur dont on ignore l'origine, le lieu de naissance, sur ce personnage historique qui brouille les pistes jusqu'à avoir deux tombeaux et deux cadavres.

(1) *André Martel éditeurs.*

Silvikrine nourrit le cheveu par la racine

On sait aujourd'hui que pour entretenir la santé des cheveux, les racines capillaires puisent dans le sang 14 éléments constitutifs du groupe amine, dès que la Cystine, la Tyrosine et notamment le Tryptophane, sans lequel ni croissance ni vie ne sont possibles. (Sir Fred. Hopkins, Prix Nobel de Chimie).

Il est scientifiquement prouvé que seule la Silvikrine Pure contient, dans la proportion convenable et sous une forme assimilable, ces 14 éléments qui manquent à vos cheveux. Ils sont obtenus par l'hydrolise de la kératine. Ainsi la Silvikrine Pure fournit à votre cuir chevelu, par simple massage, un aliment biologique tout à fait identique à celui que vos cheveux devraient trouver dans votre sang. C'est le secret de l'efficacité unique de la Silvikrine

En pharmacie et parfumerie. Demandez à votre coiffeur une friction Silvikrine.

MARVEL

Femmes qui souffrez, achetez aujourd'hui même la merveilleuse DOUCHE MARVEL à jet rotatif (seules ses ailettes fixes lancent le véritable jet rotatif MARVEL) recommandée par les médecins depuis un demi-siècle. En vente partout. Exiger la marque MARVEL garantie. Refusez toute imitation. Notice gratuite (soins-emplois des Spécialités MARVEL) : Serv. 0, 74, r. Turenne, PARIS 3e

KIWI
BLANC POUR TOILE
EXCLUSIVITÉ PPZ

Elle est à vous...
cette charmante bouteille miniature

Il vous suffit de réunir 8 capsules rouges "Coca-Cola" et de les échanger soit au premier camion de "Coca-Cola" que vous rencontrerez sur votre chemin, soit au Centre d'Embouteillage "Coca-Cola" 16, rue Rouelle, Paris (15e) (Métro Bir-Hakeim). La bouteille miniature " Coca-Cola " vous sera immédiatement remise.

Si vous ne pensez pas à vous, pensez aux vôtres et à vos amis.

* Cette offre n'est valable qu'à Paris, en Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne. Voyez la miniature à l'étalage de votre Épicier ou dans votre Café habituel.

Coca-Cola
MARQUE DÉPOSÉE

SOCIÉTÉ PARISIENNE DE BOISSONS GAZEUSES — CONCESSIONNAIRE "COCA-COLA"

BONS DU TRÉSOR A INTÉRÊT PROGRESSIF

DES AVANTAGES SPÉCIAUX

sont accordés aux Bons souscrits à partir du 13 Avril 1953